

Georges
Lambrichs

Les fines
attaches

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1957.

A GILBERTE

Les fines attaches re-
lient entre eux quelques
moments de vie dispersés,
syncopés, mais qui ne
gagneraient pas à être
prolongés ou répétés.

EN CACHETTE

Quidquid latet apparebit.

Il est aussi utile pour la vie de connaître des causes imaginées que si on avait la connaissance des vraies.

DESCARTES.

Un promeneur du dimanche, fumeur d'occasion, se croyait abandonné de Dieu, dans une campagne hostile, parce qu'il cherchait en vain à se procurer une boîte d'allumettes. La nuit ne le surprendrait pas : il la voyait se faire, aux alentours, lentement. Soit. Le bureau de tabac le plus proche est quand même à quelques kilomètres. En vérité, il est libre de ses mouvements : son corps, en pleine forme, n'a jamais dû riposter à une agression quelconque. La lune, sans ombre, s'était levée au-dessus des carrés de bois qui, sur des pentes douces, presque irréelles, dans le lointain, faisaient tache. Heureux pour rien. Mais, pour faire prendre son tabac fin de Virginie, il eût fallu gratter, par exemple, une allumette soufrée. Le mot, naturellement, il l'avait, non la chose qui vraiment manquait. On sait qu'à certaine privation s'amorce un désir sans frein : tel besoin faillit rompre son équilibre (un peu précaire), détruire l'harmonie de son corps et faire la

LES FINES ATTACHES

nuit, en lui. Mais le mot le sauva. Quoi! vous usez maintenant de mots qui brûlent? Certes, je songe à ceux qui mettent le feu à l'imagination en la faisant rougir; quand elle prend, on voit un peu plus loin : ce qui est profond se lève à hauteur de la vie, le sens des choses se lit en pointillés comme des clous lumineux sur une piste d'envol, on est alors placé au centre d'un miracle où le divin est à portée de la main.

D'ailleurs (qu'on me pardonne une comparaison qui, pour déshonnête qu'elle paraisse, n'en est pas moins née d'un plaisir innocent), si l'on interdit encore, de nos jours, aux jeunes filles, l'usage de certains mots, c'est bien parce qu'on ne sait pas au juste à quel point ils renseignent et à quel autre ils affranchissent. Ainsi, pour ôter, à coup sûr, le goût d'imaginer la vie et ne point faire prendre forme à l'illusion, on les prépare avec douceur à la mélancolie.

I

MES AMIS SE DISPUTENT

MAIS LA CAUSE DU CONFLIT EST SUBTILE

Des amis (le professeur Henri avait été un ami d'enfance de mon père; quand il fit de Mona, qui ne plaisait pas à ma mère, sa

EN CACHETTE

seconde femme, il se lia franchement avec moi), que je voyais peu d'ordinaire, m'ont accueilli, à bras ouverts, et logé. Ils ne m'ont guère interrogé (sans doute en savaient-ils sur moi plus que je n'aurais pu leur apprendre); ils n'ont pas davantage inventé, pour motiver leur geste, des raisons d'agir ou de m'aider; après m'avoir montré ma chambre et les « lieux », ils ne se sont plus occupés de moi. Dès le lendemain, ils m'ont ignoré comme un rêve dont on a perdu le fil et, pour ne pas me forcer à des précautions indignes, m'ont laissé libre de penser ce que je voulais. Ils manifestèrent en tout, par la suite, une telle indifférence que je comprends encore mal maintenant pourquoi je ne me suis pas réfugié chez eux plus tôt ni, surtout, comment j'ai pu si distraitement, plus tard, les laisser tomber.

Ils se disputaient à longueur de journée. Que j'en aie été parfois le prétexte ou le sujet, l'idée ne m'a jamais effleuré. Plus tard, j'appris que mon intrusion n'avait strictement rien changé à leurs habitudes. Simplement, ils ne se supportaient pas. C'est pourquoi ils avaient pris avec moi tel arrangement pour me tolérer : ils m'avaient réduit à zéro. Entre eux, c'étaient des scènes à épisodes, des récri-

LES FINES ATTACHES

minations sans fin, accompagnées d'éclats de voix, de sanglots (il arrivait fréquemment qu'un médecin de quartier fût consulté), qu'apaisait peu à peu, à petites gorgées, l'absorption de sédatifs à base de jusquiame qu'on délivre sur ordonnance. La présence de l'un devenait pour l'autre provocation involontaire : le tête-à-tête suppliciait. Ils vivaient avec intensité sur le terrain de la torture qu'ils s'infligeaient, à la manière de certaines mouches qui, à l'abri de tout danger, perpétuent l'espèce en déposant leurs œufs dans le corps vivant des chenilles : ils reprenaient ainsi de cruelles forces dans l'âpreté d'une lutte inégale qui les transformait physiquement selon le centre atteint de leurs tourments imaginaires.

Naturellement, je me gardais d'intervenir ; mais c'est trop peu dire que leur conduite à mon égard m'invitait à une courtoise discrétion. En réalité, on me demandait coûte que coûte de poursuivre mon travail (supposant que je l'avais commencé), de ne pas prolonger mes études plus qu'il n'est nécessaire (alors que mon esprit ne s'éveille que dans la distraction), de témoigner en fin de compte que mon cœur était de bois.

D'ailleurs, s'il arrivait que je fusse pris au

piège, en train de flâner, et que l'humeur ou quelque autre nécessité les prît de s'expliquer, je n'apercevais autour de moi que mouvement de fuite, quasi félin. En silence, ils regagnaient leur chambre (où je n'étais jamais entré), Mona fermait la fenêtre qu'on voyait de la cour basse, le professeur Henri donnait un maniaque tour de clé, et puis c'était un moment d'attente plus ou moins long où rien ne se passait qui fût apparemment anormal, sinon que j'avais cessé de flânocher ou, refermant le livre que je lisais, le regard perdu loin d'une image qui se brouillait, je songeais à la fille du professeur Henri, qui vient d'avoir treize ans et qui, certains jours, s'enfermant sans raison, refuse net d'aller au lycée.

Je n'y comprenais rien, mais ça me gênait ! Qu'ils pussent à leur guise m'interloquer, m'intimider sans façon, me replongeait avec agacement dans ces prisons d'enfance, quittées généralement trop tard : on emporte le mal qu'on y a contracté. Comment s'y prendre pour voir clair ? Pour commencer, je formulais avec soin des explications fort vagues, aussi vagues que les terrains dont on interdit l'accès : je vagabondais. Je m'efforçais d'en donner de très générales, voire morales, pour avoir une chance de tomber

LES FINES ATTACHES

juste. Par exemple, je me disais que la fréquence des crises butait sur un point d'enchevêtrement que mon analyse ne pourrait que durcir; ou bien que reproches et injures, qui les écorchaient à vue d'œil, avaient d'obscures motivations affectives ramifiées tellement loin dans leur passé vécu que chaque nouvel instant de la vie, sensibilisé à outrance, recevait en s'isolant quelque avantage aux dépens de l'ensemble de la vie commune; ou bien, pour ressasser à loisir l'objet de leur souffrance et entretenir, dans leur corps, un courant de provocation, à la manière de celui qui place un pied dans l'entrebâillement d'une porte qui bat, qu'ils n'avaient pas osé se faire l'aveu au delà duquel ils n'auraient eu, désormais, rien à se dire.

Mais le souci de simplification rassure l'esprit (prompt à parcourir en sens inverse un chemin familier) et le laisse désarmé devant le vide qu'il attire. Je n'apercevais pas qu'en poussant les choses un peu plus loin, dans le même sens... Bien sûr, je faisais le tour de l'énigme, mais je désirais surtout la lire les yeux fermés, ne me doutant pas que je me nourrissais d'un secret que je ne pourrai éventuellement livrer que l'ayant d'abord perdu en moi. Je sentais bien aussi qu'il fallait rec-

EN CACHETTE

tifier mon tir pour faire mouche, comme si, à la faveur d'un surcroît de précision, du détail encore invisible de la cible, pouvait éclater, à la pointe du regard, une autre réalité, ou simplement un fait analogue *armé* d'un peu plus de réalité, ou enfin l'envers (qui n'est pas le bonheur) d'un amour malheureux.

II

UNE FEMME VUE DE PRÈS,
DANS TOUS SES ÉTATS,
AVANT D'ÊTRE ABANDONNÉE

Pour faire le saut auquel le vide entr'aperçu m'avait résolu, j'avais mis à profit le soutien précieux d'une admiration sans réserve, dont les ailes me portaient tout naturellement aux nues, vers le professeur Henri! Il appartenait à la classe de ces êtres rares grâce auxquels, et en fonction peut-être de la considération qu'on ne leur dispute pas, on ne peut que tomber de haut! Je n'en dirais pas autant de Mona. On ne savait d'où elle sortait et l'on se pressait d'ajouter : il vaut mieux ne pas le savoir. En vérité, Mona ne manque ni tout à fait de courage ni de cette sorte d'ennui qui

LES FINES ATTACHES

colle au devoir et ne grandit pas, dans l'intimité, celle qui l'accomplit. D'une conduite irréprochable, presque intimidante, elle avait en outre l'intelligence claire qui ajoutait à la sérénité surveillée du visage, lymphatisme d'apparat à la Gainsborough, une douceur qui ressemble à s'y méprendre à l'épuisement. Au physique, amazone aux cheveux huilés, au buste étroit, les bras finement musclés pour la domination plutôt que pour l'étreinte, on savait néanmoins qu'on pouvait entendre, dans son cas, le centre de gravité au sens propre comme au figuré, parce qu'on l'avait vue chanceler, s'écrouler sans manière; d'autres qui la jugeaient disaient : sans raison. Comme si le terme d'une logique extrême où elle ne peut se maintenir invulnérable remuait sa chair, en profondeur. Irrésistiblement se nouaient, à la hauteur des yeux et sur un court trajet nerveux qui apparaissait en tremblant à fleur de peau comme une marque de fabrique gravée en filigrane, étranglées le long d'une chaîne ganglionnaire, des boules de bêtise qui bloquent soudainement quelque part le parcours des idées saines et, virant à l'eau pure, éclatent en forme de petites larmes processionnaires comme la pluie rabattue sur une fenêtre

Georges Lambrichs

Les fines attaches

On ne trouvera dans *Les Fines Attaches* ni profession de foi ni aveux extorqués à soi-même, et on n'y lira de confession que paradoxale. C'est pourquoi on peut parler, à propos de ces récits, d'exercices spirituels, si l'on entend par là une succession d'efforts pour approcher une vérité qui s'offre. Ici, les mots secondent la distance ; ils créent obstinément les conditions de son maintien. Il s'agit donc moins pour chacun de ces textes de dévoiler un secret que de le ménager et de le faire durer au cœur du langage. La tension et le déchirement sont de règle, ainsi que la distraction, la légèreté. Aussi la prédilection de Georges Lambrichs ira-t-elle aux signes dont la transparence est gage d'équivoque, à tout ce qui assure dans la parole le risque de l'atermoiement, et une plénitude qui ne va jamais sans malaise. Il tisse pour cela une trame serrée d'allusions, dispose des lignes de fuite, sa précision ne désarme pas le doute mais l'approfondit, de même qu'elle s'attarde à décrire des femmes en lesquelles, par excellence, le possible se recueille, s'anime et prend corps. Écriture vibrante, répercutant la moindre oscillation de la pensée : où il n'est de passion que corrigée par la rêverie et soumise à une réserve folle, où la ruse enfin le dispute sans cesse au désir acharné de connivence.

Gilles Quinsat

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1957.